

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon DUPONT LACHENAL

Le chanoine Paul Fleury, ancien Prieur  
et Vicaire général

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1963, tome 61, p. 245-256

© Abbaye de Saint-Maurice 2013



## LE CHANOINE PAUL FLEURY

ancien Prieur et Vicaire général

En ce dernier novembre, la mort est venue frapper coup sur coup à l'Abbaye. Alors que dans la matinée du lundi 11 se célébraient les funérailles de M. le chanoine Boin, l'après-midi s'éteignait paisiblement M. le chanoine Paul Fleury. Depuis le début de l'automne, ses confrères l'avaient vu perdre de ses forces et de son entrain. A plusieurs reprises, dans le passé, la maladie avait éprouvé M. Fleury, mais on se plaisait à constater que, chaque fois, la grâce du Sacrement des Malades et les soins dévoués de la Faculté l'avaient ramené à l'activité ; cette fois-ci, pourtant, lorsque notre confrère se résigna à demeurer en chambre, on dut bien pressentir que l'heure du départ se faisait proche. L'attente n'en dura qu'une dizaine de jours, pendant lesquels le malade put encore recevoir la visite de son frère Charles accouru du Jura et se préparer pour la rencontre avec le Seigneur. Sans crainte, sans émoi, mais comme le bon serviteur qui va au-devant de son maître, comme un enfant qui retrouve son père. Le matin même du 11 novembre, il dit simplement : « Je crois bien que je mourrai aujourd'hui », et vers les 15 heures, il s'endormait doucement dans la mort.

### Années de jeunesse

M. le chanoine Paul Fleury était né, huitième de onze enfants, le 17 septembre 1881, à Mervelier, « le pittoresque et prospère village de l'idyllique petit Vallon qu'est le Val Terbi », écrit une plume amie dans le *Pays*

de Porrentruy. Il eut la joie de conserver longtemps sa mère, qui mourut à 92 ans. Il pouvait aussi se réjouir de compter plusieurs prêtres dans sa parenté, dont le premier, Henri-Joseph Fleury (1774-1842), doyen de Laufen, s'était vu opposer le veto du gouvernement bernois à sa nomination comme chanoine de la cathédrale de Soleure... En outre, une sœur aînée de notre confrère est devenue Sœur Adélaïde, religieuse de la Congrégation de Vérolliez.

Paul Fleury vint au Collège abbatial de Saint-Maurice en automne 1895, comme élève du cours de Principes, que dirigeait le chanoine Camille Carron futur curé de Bagnes. Etudiant de 14 ans, Paul Fleury mesurait déjà l'importance de ses études auxquelles il se donnait tout entier. Chaque année se terminera pour lui par l'obtention d'un prix, le 7<sup>e</sup> en Principes, mais le 1<sup>er</sup> en Rhétorique. Le Lycée se distinguait alors du Gymnase par une tenue plus académique, l'absence de prix jugés superflus pour de grands étudiants, et l'emploi compensatoire peut-être du titre de *Monsieur* octroyé aux élèves. « Monsieur » Fleury acheva sa Physique en 1903 : il sortait premier de sa volée.

Au cours de ses huit années de collège, le jeune Paul Fleury n'avait pas tardé à s'attirer l'estime de ses maîtres et de ses condisciples par son sérieux et son affabilité. C'est ainsi qu'en 1898, étant en classe de Grammaire, il fut interpellé durant une récréation par le chanoine Louis Cergneux, qui le conduisit dans une salle voûtée de l'Abbaye pour lui montrer une presse à imprimer assez primitive, avec deux « casses » voisines garnies de caractères. Le chanoine initia l'élève au maniement de la machine, puis lui remit un volume intitulé : *Manuel du typographe* en lui disant : « J'ai une idée dans la tête... je compte sur vous comme typographe pour la réaliser ! » Cette « idée » n'était autre que la création des *Echos de Saint-Maurice* qui, dans la pensée de leur fondateur, devaient être essentiellement un journal de l'Abbaye et du Collège, un lien familial entre professeurs et élèves actuels ou anciens, un modeste instrument de vie spirituelle et intellectuelle. Le premier numéro parut en juin 1899, portant déjà la mention

« Imprimerie Saint-Augustin » qu'il porte encore ; mais l'Imprimerie Saint-Augustin tenait alors tout entière dans un local de l'Abbaye, plus tard dans une humble boutique de l'Avenue des Terreaux, et le personnel se réduisait au chanoine Cergneux comme « patron » et à Paul Fleury aidé de l'un ou l'autre collégien comme « typographes ». La nouvelle revue reçut un accueil favorable, non seulement en Valais, mais à Fribourg, dans le Jura et jusqu'à... Paris, d'où vinrent des encouragements.

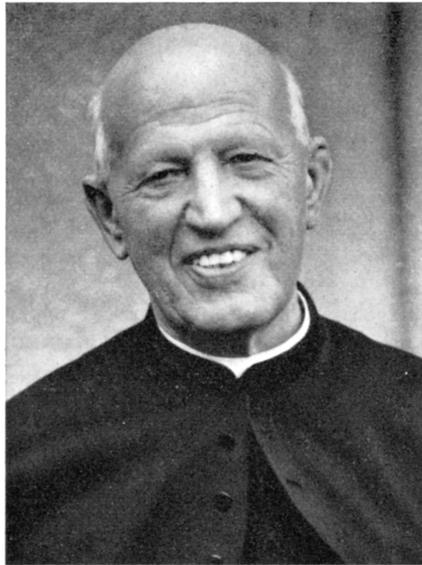
Lorsqu'il fit sa Rhétorique, Paul Fleury fut encore appelé à présider, en 1901, la Congrégation des Enfants de Marie, alors dans tout l'élan de sa jeunesse puisqu'elle avait été fondée en 1895 par le chanoine Jérémie Galley et que, depuis 1898, le dynamique chanoine Cergneux la dirigeait.

Ayant achevé sa Rhétorique, Paul Fleury demanda sans tarder son admission à l'Abbaye. Il prit l'habit en la fête de Saint Augustin, le 28 août 1901, et, ce qui était possible alors, il accomplit son noviciat tout en suivant les cours de Philosophie. Quatre ans plus tard, le 17 septembre 1905 — c'était le jour même de son 24<sup>e</sup> anniversaire —, il prononça ses vœux solennels et reçut le camail des chanoines. Le 26 juillet de l'année suivante, en la fête de Sainte Anne, Mgr Paccolat lui conférait le sacerdoce. Sa formation était achevée, mais on n'avait pas attendu jusqu'alors pour lui confier certaines tâches.

### **Professeur**

Tout en poursuivant ses études théologiques, il débuta au Collège dès 1903 comme surveillant de la Division des Petits et dès 1904 comme professeur d'arithmétique en classe de Principes. Après son ordination, M. Fleury enseignera la religion, la langue française et la langue latine, l'arithmétique, la calligraphie et la botanique.

Outre ses cours, M. Fleury reçoit la charge de secrétaire de la Conférence des Professeurs et, de 1911 à 1914, sous l'épiscopat de Mgr Abbet, celle aussi de secrétaire du Vénérable Chapitre.



D'autres activités encore vinrent s'ajouter aux précédentes. Nommé en 1907 directeur du théâtre des étudiants, M. Fleury s'y montra très actif. A son entrée en fonction, le vieux Théâtre qui subsistait encore, depuis l'époque romantique, dans l'ancienne sousse à marchandises à l'entrée de ville, ne disposait que d'un mobilier rudimentaire : une table, un fauteuil muni d'un dossier de carton, un banc et deux chaises ... Jules Bertrand qui rapporte ces souvenirs, remarque que ces accessoires « servaient indifféremment aux pièces de l'Ancien Testament, du Moyen Age ou des temps actuels », sans souci de couleur locale ni de style d'époque ! M. Fleury rafraîchit le vestiaire et répara l'espace (on n'ose dire : la fosse) réservé à l'orchestre. C'est lui aussi qui, effrayé du danger que présentaient les chandelles plantées sur des plaques de tôle le long de la rampe et les lampes à pétrole dissimulées dans les coulisses avec des réflecteurs en fer-blanc, fit installer la lumière électrique,

puis un modeste poète demeuré longtemps légendaire, car si l'on y brûlait un maigre combustible, les locaux se trouvaient empestés de fumée, inconvénient si grand que l'on préférerait, dit-on, allumer une bougie dont tout le rôle consistait à rougeoyer derrière le verre du portillon du fourneau, donnant ainsi un ferme espoir de chaleur...

En 1902, sous la direction du chanoine Guillaume de Courten, les collégiens avaient joué *Le Fils de Roland*, transposition du célèbre drame historique d'Henri de Bornier, car, à cette époque, tous les rôles devaient être masculins. Quand M. Fleury résolut de reprendre cette pièce fort goûtée alors, il estima que c'était faire tort au poète que de travestir ses vers et il décida de donner le texte dans sa forme authentique et sous son vrai titre : *La Fille de Roland*. Rompre si délibérément avec la pratique parut de l'audace et provoqua quelque émotion dans l'Abbaye. Le jeune Marcel Falquet, aujourd'hui curé de Pregny dans le canton de Genève, assumait le rôle principal, celui de Berthe. La pièce fut bien donnée et Albert Naef, le célèbre architecte et archéologue, après avoir assisté à la représentation, félicita l'ordonnateur du spectacle en lui disant : « C'est cela, l'illusion y est ! » Et M. Fleury qui a conté naguère l'anecdote, ajoutait : « Quand je vis le lendemain Mgr Abbet qui avait autorisé la représentation, je lui demandai : — Eh bien ! Monseigneur, que dites-vous de Berthe sur la scène ? — C'est beaucoup trop bien ! répondit le pieux prélat... »

En plus de ses activités scolaires, M. Fleury remplit, de 1912 à 1914, les fonctions de recteur de Mex, qui demandaient beaucoup de dévouement en un temps où n'existait encore aucun autre moyen de communication que la marche, une marche parfois pénible, sur les raides sentiers de la montagne, par un gros temps ou par la neige...

Ce rectorat devait être le dur apprentissage du ministère que, trente ans durant, le chanoine Fleury allait dispenser en des postes extérieurs. Ce fut d'abord, pendant l'année 1914-1915, la Grande-Ecole du Châble ou Collège de Bagnes, dont les 57 élèves d'alors eurent M. Fleury pour directeur. Celui-ci fut ensuite désigné,

en 1915, pour aller à Porrentruy où l'Institut Saint-Charles, comme on disait à l'époque, avait demandé l'aide de l'Abbaye. M. Fleury fut le premier chanoine de Saint-Maurice qui enseigna dans ce collège encore débutant des catholiques du Jura et il eut la joie d'y fonder les classes latines. Si le patriote jurassien qu'il demeura toujours, appréciait le destin qui le ramenait dans son pays, il éprouvait cependant une nostalgie de se trouver éloigné de son Abbaye dans laquelle, depuis près de vingt ans, il s'était formé et enraciné. L'éloignement lui parut une déchirure, et alors même qu'il ne ménageait point son dévouement, il souffrit de ne point le dépenser dans le cadre même qu'il avait souhaité. Aussi, en septembre 1919, quand Mgr Mariétan l'appela à diriger la grande paroisse d'Aigle, fut-il heureux de se rapprocher de l'Abbaye.

### **Curé d'Aigle**

Dès son installation, le 19 octobre, M. Fleury se mit à la tâche, multipliant les lieux de culte et les stations de catéchisme, ayant à cœur de faciliter la pratique religieuse à ses ouailles disséminées en dix-sept localités. Roche retint d'abord son attention : c'est là qu'il créa, peu avant son premier Noël, sa première station de catéchisme. En novembre 1922, il obtint de pouvoir célébrer la Messe au château de Roche. Ces développements l'engagèrent à construire dans la localité une petite église, qui s'éleva lentement, de 1926 à 1928, et fut consacrée par Mgr Bieler, évêque de Sion, le 25 mai 1930. Trois ans plus tard, sur la proposition de M. Fleury, Mgr Bieler rétablissait, par lettre du 24 juin, l'ancienne paroisse de Roche qui existait au XII<sup>e</sup> siècle et que le Pape Alexandre III, dans une bulle de 1177, citait parmi les dépendances de la Prévôté du Grand-Saint-Bernard. En rétablissant cette paroisse, Mgr l'évêque de Sion lui donna pour territoire les communes de Roche, Rennaz, Chessel et Noville, détachées de la paroisse d'Aigle.

D'autre part, M. le curé Fleury répara la chapelle de Villars en 1922 (elle a été remplacée depuis par une église moderne), agrandit celle des Diablerets en 1935,

aménagea de nouvelles chapelles à Corbeyrier en 1927 et au Sépey en 1942.

Pour entretenir la vitalité spirituelle de son troupeau, le pasteur encouragea les sociétés paroissiales, particulièrement celle des jeunes. C'est ainsi que, dès les premières années de son pastorat, M. Fleury organisa des séances récréatives où ses paroissiens se retrouvaient et devenaient une vraie communauté. M. le chanoine Closuit, aujourd'hui curé d'Aigle, rappelle dans son *Bulletin paroissial* que, étant collégien, il eut la joie, en 1920, d'être invité par M. Fleury à « participer à des séances musicales dans la belle salle de M. Pellorce ». Son plaisir était d'autant plus vif que, venu au collège en 1917, alors que M. Fleury n'était plus à Saint-Maurice depuis trois ans, il avait trouvé encore son nom sur toutes les lèvres des « Grands » qui l'avaient connu. Aussi, quand vint l'invitation à se rendre à Aigle, le collégien de 1920 fut-il enchanté de pouvoir « enfin connaître ce chanoine capable — le cas est plutôt rare ! note-t-il — de laisser un si bon souvenir à ses anciens élèves. Inutile de dire — mais M. Closuit le dit quand même, fort heureusement ! — que le lumineux sourire du curé d'Aigle, ses charmantes attentions et ses excellentes fondues firent vite de nous des amis. Et les occasions de venir à Aigle se multiplièrent. »

Aussi bien, étant aujourd'hui son quatrième successeur à Aigle, M. le chanoine Closuit pourrait-il nous dire mieux que personne, avec compétence et émotion, ce que fut durant près d'un quart de siècle le ministère de M. Fleury dans cette vaste et belle paroisse. Cueillons du moins dans le *Bulletin paroissial* ces lignes qui esquissent un portrait du prêtre que nous venons de perdre :

« Le secret du charme indéniable qui émanait de ce prêtre, je pense qu'il faut le chercher d'abord dans l'affection qu'il portait aux jeunes, dans cette compréhension indulgente de leur insouciance apparente, et dans le respect avec lequel il abordait leurs problèmes, les ramenait à leurs justes proportions et les résolvait en souriant. Extrêmement dévoué, donnant toujours l'impression qu'il n'avait pas autre chose à faire que vous recevoir et vous accorder tout son temps, M. Fleury a constamment mis au service de son zèle apostolique les qualités naturelles exceptionnelles que le Ciel lui avait accordées.

« Une solide énergie d'abord, mais dissimulée et servie par un optimisme constant. Son sourire rayonnant a renversé bien plus d'obstacles que ne l'aurait fait une obstination farouche. L'amabilité cordiale qu'il promenait dans les rues d'une ville où l'on est plus habitué à une dignité un peu rigide, fit merveille auprès de ses paroissiens et, aussi, chez ceux qui ne l'étaient pas. Il s'arrêtait, lançait une boutade, prenait des nouvelles de la famille, soulevait son inséparable feutre noir et s'en allait de son petit pas rapide vers d'autres rencontres. »

Cette bonhomie que le chanoine Fleury exprimait par son comportement au dehors, on la pouvait retrouver à l'intérieur de son presbytère, plus cachée sans doute, mais plus empreinte encore de sollicitude.

« A la Cure, écrit son successeur, son activité extraordinaire s'étendait à la cuisine et au tricotage, mais s'attardait plus volontiers à accueillir ses nombreux visiteurs et à vider dans le gousset des quémandeurs sa pauvre bourse qui n'avait jamais le temps de se remplir. Son accueil était simple, direct, et le contact devenait vite facile, quelle que fût la situation sociale de son interlocuteur. Les plus pauvres, du reste, retenaient mieux son intérêt et touchaient son grand cœur : ne l'a-t-on pas vu, un jour, en redingote et chapeau noirs, prendre le train de la vallée (des Ormots) en compagnie d'une chèvre qu'il allait offrir à une pauvre vieille sans ressources ! »

Ce côté apparent de son ministère permet d'entrevoir ce que fut le ministère caché du prêtre. Au visage de l'Eglise trop souvent déformé par un « moralisme grincheux » et des attitudes hautaines ou distantes, il avait l'ardent désir de rendre ses traits authentiques qui sont ceux-là mêmes du Christ qui pardonne et reconforte. Aussi bien le curé d'Aigle était-il « l'ami de tous, le père commun » qui rendait l'Eglise aimable.

La grave maladie qui faillit emporter M. Fleury en 1936, l'année même où sa paroisse célébrait le centenaire du rétablissement du culte catholique à Aigle, puis le 20e anniversaire de son pastorat, en 1939, furent des occasions de mesurer combien le vénéré curé avait conquis de sympathies, dans tous les milieux du « Grand District » vaudois, par ses vertus profondes, son affabilité très chaude, son tact jamais en défaut.

Le dimanche 5 septembre 1943 fut le dernier que passa le bon chanoine au milieu de ses paroissiens, car

le samedi suivant, 11 septembre, le nouvel Evêque-Abbé de Saint-Maurice, Son Exc. Mgr Haller, installait M. Fleury comme Prieur de l'Abbaye, puis, le 15 octobre, le nommait son Vicaire général. Vingt ans se sont écoulés depuis que M. Fleury quitta sa paroisse d'Aigle « où, pendant vingt-quatre ans, il avait dépensé en souriant les inépuisables trésors de son cœur », mais son souvenir y est demeuré très vivant et sa mort y a provoqué une profonde émotion, selon le témoignage même du curé actuel.

### **Prieur et Vicaire général**

Devenu Prieur et Vicaire général à l'âge de soixante-deux ans, le chanoine Fleury quittait sans doute à regret cette paroisse d'Aigle qu'il avait tant aimée et si bien dirigée, mais il était heureux de rentrer dans son Abbaye après une absence de près de trente ans. Il apportait aussi à ses nouvelles fonctions l'expérience acquise dans toutes les formes d'un ministère long et divers.

Il y apportait surtout son cœur, un cœur qui avait conservé les élans de la jeunesse, et un sourire qui rendait les contacts faciles. Si sa tâche comportait d'exhorter, d'encourager, il la comprenait d'abord comme un service et il s'efforçait d'aider tous et chacun. Il préféra toujours chercher à se faire entendre et comprendre pour éviter d'avoir à reprendre. Il avait adopté pour méthode celle de son Patron, saint Paul, telle qu'elle ressort de ces lignes de l'Apôtre à son disciple Philémon : *«...Bien que j'aie dans le Christ tout le franc-parler nécessaire pour te prescrire ton devoir, je préfère invoquer la charité et te présenter une requête... car je n'ai rien voulu faire sans ton assentiment, pour que le bien que j'espère ne parût pas t'être imposé, mais qu'il vînt de ton bon gré ... Allons ! frère, j'attends de toi ce service dans le Seigneur ; soulage mon cœur dans le Christ. Je t'écris avec pleine confiance en ta docilité : je sais bien que tu feras plus encore que je ne demande. »* Lui-même, d'ailleurs, donnait l'exemple et, à l'imitation de saint Martin, un autre Saint qu'il aimait et qui est particulièrement vénéré dans son pays, il « ne refusait pas le travail ».

A côté de sa charge de Prieur et de Vicaire général, le chanoine Fleury donna encore aux étudiants en théologie de l'Abbaye des cours de morale (1943-1944) et de pastorale (1943-1958) ; il acceptait, de plus, bien des heures de cours au Collège pour remplacer des professeurs que la maladie, un ministère, le service militaire ou quelque autre empêchement retenaient loin de leurs élèves. C'était pour lui autant d'occasions qu'il disait bienvenues de garder le contact avec la jeunesse. Il ne refusait pas non plus de se rendre dans quelque paroisse pour y exercer le ministère du Pardon, de l'Eucharistie et de la Parole de Dieu : il était toujours disponible pour ce ministère dominical dans lequel il se trouvait à l'aise et qui lui faisait revivre durant quelques heures le temps béni de son long pastorat d'Aigle. Entre toutes les églises qui firent appel à lui, celle de Dorénaz, élevée par le chanoine Fumeaux en 1947-1948, bénéficia le plus souvent de son dévouement.

C'était aussi l'époque de la restauration de l'église abbatiale. M. Fleury en suivait les progrès avec une sympathique attention, visitant souvent le chantier et soutenant de sa bienveillance et de ses encouragements l'architecte chargé de cette œuvre délicate. C'est sur l'initiative de M. Fleury que des autels y furent dédiés à saint Louis, Roi de France, et à saint Nicolas de Flüe : celui-ci n'était-il pas le protecteur de la Patrie suisse, et celui-là un insigne bienfaiteur de l'Abbaye ? M. Fleury se réjouit vivement du titre de Basilique conféré officiellement par le Saint-Siège à notre église qui l'avait déjà reçu de la piété populaire : il ne fut pas étranger aux démarches qui préparèrent la collation romaine de cette marque d'honneur, dans laquelle il voyait une nouvelle consécration du culte de nos Martyrs et du rayonnement de l'Abbaye. Il faut citer aussi diverses œuvres d'art qu'il procura à cette Basilique chère à son cœur : peinture qui orne l'autel du Calvaire, œuvre ancienne qui paraît inspirée de Grünewald ; grilles des chapelles des Abbés et de Saint-Sigismond ; châsse de marbre et lampe de fer forgé, à la fois œuvres et ex-voto de M. et Mme François Birbaum ; mosaïque des Disciples d'Emmaüs, par Jean-François Reymond ; crosse du XVI<sup>e</sup> siècle dont la volute ressemble à une clef de fa.

## Années d'automne

Depuis 1952, le chanoine Fleury était déchargé de ses hautes fonctions. Il continuait cependant de servir par sa serviabilité toujours prête à suppléer à des professeurs momentanément absents, par son assiduité à l'Office choral qu'il aimait comme devaient l'aimer les anciens moines, et par son ministère sacramentel. « Il fut jusqu'au bout, — on l'a justement relevé, — l'ami des jeunes qui trouvaient en lui un directeur dont la bonté savait modérer leur fougue juvénile. » On a même pu dire que parmi tous les dons d'intelligence et de cœur qu'il avait reçus du Ciel, il possédait un véritable secret — peut-être faudrait-il dire : un charisme ? — pour diriger les âmes des jeunes, les écouter, les fortifier.

C'était encore une forme de service qu'assumait M. Fleury en consacrant ses loisirs, si l'on peut parler de loisirs, à des recherches historiques, à des souvenirs, à des notices biographiques. Il avait une plume facile et une écriture soignée au dessin élégant, presque raffiné. Il demeura toujours fidèle aux *Echos de Saint-Maurice* dont il avait imprimé le premier fascicule en 1899 et il leur apporta souvent sa collaboration. Ces dernières années, il y rappela notamment le long passé de l'ancienne chapelle de Saint-Laurent à Saint-Maurice, essayant de compenser par ce rappel la destruction qui le peinait de ses vieilles murailles. Ou bien il évoquait le souvenir de l'ancienne possession abbatiale de Salaz-sur-Ollon, perdue dans les remous d'une époque troublée. Au cours des pages, il évoquait des sites charmants de la région d'Aigle, ou les souvenirs émus de Mgr Paccolat, le digne et pacifique prélat qui présidait aux destinées de l'Abbaye au temps de sa jeunesse et à qui il vouait un véritable culte de reconnaissance.

La Société d'Histoire du Valais Romand comptait aussi M. Fleury parmi ses membres, et sa revue, les *Annales valaisannes*, bénéficiait de ses apports pour fixer le souvenir de sociétaires disparus. Pareillement, le *Nouvelliste* doit une dette de reconnaissance à M. Fleury : il avait été l'ami dévoué de M. Charles Haegler qui fut longtemps le directeur distingué du

journal, et il en avait reçu les dernières pensées et recommandations. M. Fleury siégea encore, durant de nombreuses années, au Conseil d'administration du Collège Saint-Charles à Porrentruy de même qu'au Conseil de l'Institut Mon-Séjour à Aigle. Au long des séances d'un Conseil, il arrive que l'aridité des débats provoque parfois un peu de lassitude ou de tension ; le chanoine Fleury savait alors détendre l'atmosphère par une boutade qui déridait les augures.

« Pour qui connaît les souffrances que lui imposait, depuis plus de vingt ans, une santé fortement ébranlée, a-t-on écrit, la bonhomie jamais en défaut du chanoine Fleury a une source profonde. Ne se plaignant pas, badinant tout au plus sur son état il passait sur ses difficultés pour se pencher avec amour sur les misères des autres. Plus de cinquante années de sacerdoce, passées au confessionnal, en chaire, au catéchisme, à l'école, dans les visites aux familles et aux malades, c'est une somme de dévouement qui compte aux yeux des hommes, certes, mais surtout auprès de Celui qui attend le bon et fidèle serviteur dans son Royaume. »

Pour Le servir, M. le chanoine Fleury avait donné à son monastère d'Agaune ses forces et son cœur, et il eût pu faire sienne, hormis le seul nom topographique, cette offrande d'un moine au monastère de Disentis : *Monasterio Desertinensi : in choro et codice, hieme et aestate, prope et procul, usque dum vivam*. Par la prière et par l'étude, dans la peine et dans la joie, de près et de loin, jusqu'à la mort il fut fidèle dans sa donation.

Léon DUPONT LACHENAL